Préface

Geneviève Zarate

Professeur émérite des universités, Institut national des langues et civilisations orientales, Paris, France

Et si tensions et conflits n'étaient pas un accident de la communication mais son essence même ? C'est le parti-pris que Jacqueline Breugnot, Thierry Dudreuilh et Gérald Schlemminger, coordonnateurs de cet ensemble d'articles, ont choisi comme hypothèse de travail et que cet ouvrage prend à bras le corps. En ne faisant pas des ratés de la communication, souvent déniés ou stigmatisés, une étape contingente et aléatoire qui signe un échec engageant la seule responsabilité des acteurs en présence, mais son élément constitutif, et donc *a priori* permanent de l'acte communicatif lui-même, l'ouvrage nous invite à une approche lucide de la communication, qui objective les obstacles, analyse l'échec dans la gestion des relations sociales et initie une démarche pacifiée vers sa résolution. Nous les suivons sur ce chemin.

L'hypothèse reste cependant audacieuse puisque l'ouvrage nous emmène dans sa troisième partie dans le monde éducatif. Car les systèmes éducatifs sont majoritairement placés sous le signe d'une communication normée, lissée, qui se veut l'antidote aux déviances et aux impasses de l'échange social. Le postulat le plus courant dans la formation scolaire est de faire comme si, en immergeant l'enfant, l'élève, l'apprenant ou le jeune adulte dans un modèle idéalisé, le système éducatif, en sa qualité d'institution, rejetait dans les plis obscurs de la communication tout échec et imposait l'injonction de la réussite communicative comme modèle constant. Nous avons souvent repéré et dénoncé ce point de départ méthodologique dans les manuels scolaires, en particulier ceux conçus pour l'apprentissage d'une langue étrangère, alors même que l'altérité est au cœur de ces situations de communication et qu'elle ne peut être abordée comme une mauvaise fortune ignorée ou secondaire, alors que malentendus ou xénophobie peuvent affleurer dans l'usage non scolaire de la langue apprise dans les situations de contact que les élèves sont progressivement amenés à avoir avec les natifs d'une langue. Les *a priori* des manuels, fondés sur une approche qui optimise le déroulement des interactions sociales, de plus normés par la description linguistique et académique, rechignent à apprendre à l'élève et à son entourage – enseignants, parents – à anticiper les ruptures de communication et à y remédier, en privilégiant l'économie d'une dramatisation tragique.

Pour asseoir leur point de départ, les coordonnateurs et auteurs s'appuient sur un parcours théorique conséquent que déploient la première et la seconde partie de l'ouvrage, qui recourent à une approche pluridisciplinaire et font varier les contextes nationaux et/ou culturels. Pour cerner la notion de conflit – la « tension » en étant une version minorée – sont respectivement convoquées les méthodes alternatives de résolution de conflit centrées sur la coopération dialogique, sur la négociation, la communication non violente, la médiation entre pairs, la négociation diplomatique lorsque le modèle occidental impose sa vision du monde. Tout comme la composante émotionnelle décrite à travers les circuits neuro-hormonaux du cerveau qui peut être systématisée en cinq personnalités de base ou selon les mécanismes du cerveau reptilien. Le sociologue Georg Simmel est enfin sollicité pour battre en brèche les fondements angéliques qui sont le présupposé dominant du Conseil de l'Europe dans la description normative et prescriptive de l'enseignement et de l'apprentissage des langues en Europe.

Cette approche pluridisciplinaire est croisée dans la seconde partie avec une approche contextuelle visant à juguler les effets d'une réflexion européo-centrée, alors que le contexte franco-allemand est à l'origine de la réflexion, sollicité par quatre fois dans l'ensemble de l'ouvrage. Cette rigueur opère dès l'article ouvrant la première partie. Elle est concrétisée ensuite par la variété des situations nationales ou culturelles que plusieurs articles s'attachent à mettre en lumière, également croisée avec une approche chronologique qui prend à deux reprises l'antiquité grecque comme fondement historique. La société japonaise qui systématise l'évitement du conflit n'est pas un contre-exemple, elle est l'envers de la conflictualité. La variété des contextes constitue ainsi un élément clef de l'analyse, bien au-delà de la simple « étude de cas ».

Le lecteur raterait le propos du livre s'il n'abordait l'ouvrage que par son angle excessivement sombre et s'en détournait, au nom de ses accroches les plus radicales (« agression », « chaos », « phobie », etc.). En décrivant sans concessions morales ou idéologiques le lien social dans toute sa complexité, l'ouvrage propose une approche méthodologiquement orchestrée, refusant cet œcuménisme si séduisant qui idéalise la mise en œuvre des interactions individuelles, sociétales ou étatiques. Il ouvre au contraire une voie fondée sur le réalisme des données de terrain, la convergence des approches, l'expérience avérée que les auteurs ont de l'apparente inextricabilité de certaines situations de communication qu'ils ont su affronter et résoudre. Ils ont agi en tant que citoyens d'un monde placé sous les tensions – parfois extrêmes – de la mondialisation.